

# UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

« ...DANS UNE CHAUDE LUMIÈRE. LÀ, TOUT N'EST QU'ORDRE ET BEAUTÉ, LUXE, CALME ET VOLUPTÉ »  
CHARLES BAUDELAIRE

Comme à son habitude, Jérémie Le Louët nous offre un plateau magnifique : un parterre de roses écarlates, pénétré d'une longue table installée sous forme de podium et à peine éclairé par quelques sources lumineuses provenant des pourtours de miroirs. L'atmosphère y est désenchantée et à la fois ardente. *Salomé* de Strauss résonne, s'efface puis laisse la parole à deux dandys contemplatifs en habit noir (David Maison et Julien Buchy). L'un, à la pose alanguie, poétique et lunaire, l'autre habité par le fantasme de *Salomé*. Les leitmotifs poétiques « impressionnent » les silences.

Ce prologue terminé, le roi Hérode réunit ses convives autour d'une grande table. Le vin coule à flot, les fruits abondent, tout se prête à la sensualité.

## ET SI TOUT CELA N'ÉTAIT QU'UN JEU ?

Avant même que la pièce ne prenne corps, Hérodiade, Salomé et Hérode sont installés face des miroirs à maquillage. Ces miroirs n'auront pas d'autres rôles par la suite, mais à la fin, les ampoules qui habillent leurs pourtours s'allumeront frénétiquement une dernière fois, comme pour sceller la fin du spectacle. Une mise en abîme se crée, nous commençons à apercevoir, non plus les personnages bibliques, mais des comédiens en train de répéter, de représenter cette pièce. Volonté de dédramatiser l'action ? De créer une distance, un va et vient entre l'intérieur de l'histoire et leur propre histoire ? De montrer l'omniprésence du masque dans la société, du mensonge ? « Il ne faut regarder ni les choses, ni les personnes, il ne faut regarder que les miroirs car ils nous montrent que des masques. » O. Wilde. Le jeu quasi frontal des comédiens crée également une distance, et implique d'autant plus la volonté de représentation.

Mais l'ensemble est rigide, les comédiennes manquent de volupté dans leur jeu, dans leurs paroles toujours tranchantes et acerbes – la violence ne doit pas ici être exempte de séduction. *Le Requiem* de Ligeti résonne, les voix des morts s'élèvent pour annoncer l'inévitable drame, l'inexorable mise à mort.

Dominique Massat est une Salomé illuminée, aux yeux écarquillés et à la bouche ouverte dont l'expression donne la sensation étrange d'être happée par le bas. Le prophète Iokanaan clame avec haine ses prédictions délirantes sur le déclin de l'humanité (ainsi que son aversion pour Salomé). Quant à Jérémie Le Louët, on ne peut qu'apprécier son jeu aux multiples nuances. Avec son visage maquillé à outrance qu'il déforme, sa voix minaudante et suave, il incarne parfaitement ce personnage royal déchu, tantôt plein de faiblesses, capricieux et immature, tantôt libertin attisé par le vin et son désir pour Salomé. Son incantation poétique sur les pierres précieuses, dite à voix basse et traversée par un souffle lyrique, ferait pâlir d'envie toute femme et gagnerait l'enthousiasme de Wilde et de ses amis artistes.

Jérémie Le Louët nous offre l'imaginaire que l'on lui connaît bien et qui sied à merveille aux mots de Wilde. L'esprit décadent règne sur scène et prend son sens, celui de l'époque romaine en son déclin, et celui, contemporain à l'auteur : 19<sup>ème</sup> siècle crépusculaire aux lueurs vacillantes. Le Louët a voulu interroger le désir également dans notre société présente, où la sexualité sans tabous, débridée ou banalisée peut donner à réfléchir.